

LES FILLES VONT BIEN

« Une petite splendeur » « Une révélation »
TÉLÉRAMA  L'OBS ★★★

« Sensible » « Intense »
LE MONDE LIBÉRATION

« Une expérience collective qui réconcilie »
LES INROCKS

« Libre et espiègle »
CAHIERS DU CINEMA

« Solaire, gracieux, malin »
CAUSETTE

« Un coup de soleil, un coup de je t'aime »
L'HUMANITÉ

« Remarquablement interprété »
PREMIÈRE ★★★

« Une virée pleine de charme et d'esprit »
LE FIGARO

« Singulièrement émouvant »
LE CANARD ENCHAÎNÉ

« Un film-essai éblouissant »
TROIS COULEURS

« Un élan de grâce »
MEDIAPART

« Un écrin intimiste recelant de précieuses confidences »
CRITIKAT ★★★



Itaso Arana au cœur d'une joyeuse troupe d'actrices. (Helena Ezquerro, Bárbara Lennie, Irene Escolar et Itziar Manero.)

LES FILLES VONT BIEN

ITSASO ARANA

Dans la campagne espagnole, cinq filles répètent une pièce. Entre Marivaux et Watteau, la vie palpite, se joue, comme au théâtre. Étourdissant.



Cinq filles, sept jours durant, se réunissent un été, dans une maison à la campagne. Pour répéter une pièce de théâtre écrite par l'une des cinq, qui se nomme Itsaso. C'est la réalisatrice elle-même, qu'on connaît comme l'actrice pleine de grâce d'*Eva en août* et de *Venez voir*. La voilà qui passe donc derrière la caméra pour signer cette petite splendeur, qui rappelle logiquement le cinéma de Jonás Trueba et s'en distingue aussi. On dit « petite » car le film tient de la miniature. Mais si délicate, légère et sensuelle, qu'elle recèle de la grandeur.

La pièce est à la fois une fin et un prétexte. Vie du théâtre et théâtre de la vie se confondent. Entre les lectures du texte, les filles vont au village du coin, font la cuisine, chantent, s'encouragent et se soutiennent. Elles revêtent de soyeuses robes d'époque et se mirent ensemble. Leur séjour n'est pas une psychothérapie de groupe, mais il en a la vertu : il est fait pour mieux avancer et dans la vie et dans la création. Le climat protecteur de sororité favorise les échanges, la libération

de la parole. L'esprit est au badinage, mais aussi aux confidences profondes. Sur l'amour, le désir et la frustration, la honte, le rapport à la mort, il se dit des choses intelligentes.

Le ton est allègre, soutenu par des notes sautillantes de piano – du Bach, interprété par Keith Jarrett. Les cinq filles possèdent chacune leur charme et leur personnalité. Hors même de leur rôle, elles sont dignes de personnages de romans ou de tableaux. Lorsqu'elles jouent un moment à se décrire, pour un exercice, les images qui leur viennent (danseuse étoile, moissonneuse du XVIII^e siècle...) sont parlantes. Entre art du portrait et pastorale, mari-vaudage et fête galante à la Watteau (un garçon est invité vers la fin dans la ronde), la jeune réalisatrice espagnole réussit un film précieux, qui procure un plaisir revigorant. En donnant une impression de naturel étourdissant, avec simplement des filles, du soleil, de l'eau et des mots. – **Jacques Morice**

| Espagne (1h26) | Scénario : I. Arana.

Avec Bárbara Lennie, Irene Escolar, Helena Ezquerro, Itziar Manero.



Dans le film d'Itsaso Arana, les actrices s'épanchent sur leurs doutes et leur existence. PHOTO ARIZONA DISTRIBUTION

«Les Filles vont bien», espérances de vie

Film de personnages et d'intimités, le long métrage d'Itsaso Arana met en scène avec intensité les confessions de comédiennes réunies pour une répétition de théâtre.

Mourir dans la fiction peut-il prolonger la vie, comme le croit la famille d'Irene (Irene Escolar), qui a remarqué qu'on l'a quand même très souvent fait mourir sur scène, et à l'écran ? Et vivre, alors ? Vivre dans un film rallonge-t-il la vie des actrices et des acteurs, ou alors, à suivre la logique, l'écourte-t-il ? En tout état de cause, la vraie vie possède, a minima, la capacité de rendre les films intéressants.

Passage gazeux. Itsaso Arana, cinéaste, comédienne de théâtre et actrice fétiche de Jonás Trueba (*Eva en août...*), en est persuadée, affirmant dans le dossier de presse des *Filles vont bien* que son film «est né de la conviction profonde que faire du cinéma, c'est faire avancer sa propre vie». Vies des comédiennes (Bárbara Lennie, Itziar Manero, Helena Ezquerro, Irene Escolar donc) en l'occurrence, et de la ci-

néaste Itsaso Arana, qui emplissent littéralement de substance les *Filles vont bien*, film-essai («pelicula ensayo») dont le dispositif pouvait laisser craindre que pas grand-chose n'y aurait lieu si ce n'est du sévère nombrilisme de bonnes gens du cinéma et du théâtre éhontément déconnecté, et qui pourtant contient beaucoup. Arana l'a écrit en observant les faits et dire de celles qu'elle avait invitées dans une maison de campagne, avant de faire subir à son matériau la sublimation du passage gazeux à l'état de fiction – synopsis : «Un groupe de comédiennes se réunit dans une maison de Castilla y León, en Espagne, pour répéter une pièce de théâtre.» Les questions que se posent les personnages des *Filles vont bien* sont ainsi inspirées de celles que se posèrent avant elles les comédiennes qui leur prêtent leur prénom, leur corps, leurs mots voire leur expérience (certains dialogues ne trompent pas), la mise en abyme ensuite démultipliée par le théâtre, les costumes, les répétitions. Et les *Filles vont bien* de se suivre comme un film de personnages et d'intimités mêlées, cachées, révélées, presque un mélodrame, dont le ton mi-badin, mi-tragique (la mort rôde), rappelle celui des premiers films de Diane Kurys. Il fait beau et chaud dans ce coin de campagne élu par la metteuse en scène pour

faire advenir la fiction et la vérité, on s'y échauffe sur des sonates de Bach, on palabre avec la fille de la voisine obnubilée par le conte du *Prince au petit pois*, on se déguise, on s'épanche sur sa condition d'actrice, on se livre, enfin sur ses doutes, son existence, la douleur qui transperce et qui casse en deux parce qu'on a perdu trop tôt sa mère.

Sous la surface. «*Las chicas están bien*», promettait Itsaso Arana à son journal intime au début du métrage, mais le film se gonfle, et saisit particulièrement quand la jeune Itziar (Itziar Manero) se confie en basque, sa langue maternelle, intime, au répondeur de sa mère disparue. *Les Filles vont bien* est un film intense sur tout ce qui sourd sous la surface, le jeu, le visage, la peau des comédiennes, et que son dispositif permet, subrepticement, de dévoiler. «On ne m'a jamais demandé autant sur un tournage!» dit l'une des *chicas* en off, alors que démarre le générique de fin. On la croit volontiers, on l'en remercie.

OLIVIER LAMM

LES FILLES VONT BIEN
de ITSASO ARANA
avec Bárbara Lennie, Itziar Manero...
1h25.

Les filles vont bien d'Itsaso Arana

Scène ouverte

par Élie Raufaste

« Tout va bien », songe-t-on à l'ouverture du premier film d'Itsaso Arana, actrice et collaboratrice de Jonás Trueba (notamment pour *Eva en août* et *Venez voir*). Plaisir du familier et de ce que l'on voit venir, parce qu'on pense le reconnaître : le conte d'été, l'échappée de citadines à la campagne, certains visages (Barbara Lennie – *Todas las canciones hablan de mí* –, Irene Escolar – *Venez voir*, puis Arana elle-même), le goût de la conversation philosophique, ou même la brièveté du film et son aspect « méta ». Pourtant, au-delà de ces échos, la parenté avec Trueba, qui produit le film, se révèle rapidement un calque trompeur, inapte à recouvrir le trait espiègle de la réalisatrice. Dès le générique, la voilà qui joue cartes sur table, déclinant et raturant à la va-vite les paramètres du film à venir : il va s'agir aussi bien d'une répétition de théâtre que d'un film-essai. En espagnol, le mot-clé est le même, *ensayo*, qui renvoie aussi à la répétition d'une scène. Tout part, effectivement, d'une pièce de théâtre, qu'une autrice et metteuse en scène (Arana) vient répéter avec ses quatre comédiennes dans une maison de campagne : entre deux allers-retours au village, les membres de la petite troupe cherchent le ton juste, essaient robes et décors, suggèrent

des répliques, ébauchent un spectacle dont les enjeux restent opaques du début à la fin.

C'est que le théâtre n'est pas l'alpha et l'oméga de cette chronique gorgée de soleil. Parce qu'il affiche son désir de rassembler un groupe de comédiennes à l'écart des hommes et de la société, le film pourrait évoquer l'univers, mal connu en France, de l'Argentin Matías Piñeiro, habitué à revisiter les rôles féminins des comédies de Shakespeare. Mais à tirer sur le même fil, on tomberait sur Rivette comme sur un os, parce qu'il n'y a ici aucun piège, aucune conspiration, aucune trame cachée sous les dehors de la fiction. Bas les masques : la pièce importe peu, les comédiennes s'appellent par leur véritable prénom, et ce qui s'essaie, ce qui se répète au cours de cette parenthèse bucolique, c'est une coïncidence à la fois plus intime et plus frontale, de soi à soi, nourrie de matière documentaire. Cela, le film ne le crie pas sur les toits : on le perçoit de l'intérieur, grâce à la distance et au naturel avec lesquels il capte une série de confidences sur le travail, l'amour, la maternité à venir. Une scène cruciale les voit échanger, à la tombée du jour, sur la manière dont on peut jouer une morte. La caméra s'attarde

alors sur Itsaso, qui se confie sur le décès de son père, puis c'est au tour d'Itziar (Itziar Manero), elle aussi endeuillée. Si la parole n'était qu'une béquille pour fiction vraisemblable, l'évocation de la perte prématurée de leurs parents par les deux comédiennes sonnerait faux, et le château de cartes s'écroulerait. Or c'est l'inverse qui se produit : à mesure que ce type de témoignages se dissémine, en troupe, à deux au coin de l'oreiller, ou seule le temps d'un message vocal, la croyance s'épaissit, s'amasse au creux d'un projet définitivement éloigné de toute exaltation des coulisses de la création.

Même s'il n'est pas exempt de volontarisme dans l'orchestration de cette thérapie de groupe, le film parvient à toucher du doigt l'utopie d'un récit sans adversité, uniquement mis en tension par la manière dont il s'enquiert de l'état de ses personnages. Le premier plan, une ouverture de portail façon *Pauline à la plage*, montre les comédiennes en train d'arriver, valises en main. Elles n'en finiront pas, par la suite, de *débarquer*, réunies comme les quatre filles du docteur March sur cette scène au grand air dont « on peut toujours décider de partir », comme l'explique Itsaso : on ne se dit pas tout, on peut se retirer, comme Irene le fait dans la nuit, tout au fond du plan, pour écouter le message audio d'un garçon. Sororité jamais décrétée mais mise en pratique, avec son lot d'incompréhensions tenaces mais tranquilles. L'ironie n'est pas loin non plus, comme lorsque la bande accueille et flatte l'ego d'un jeune homme, version castillane et champêtre de Timothée Chalamet, parce qu'il les aide à porter le lit à baldaquin de leur décor. L'ensemble doit tout, enfin, à la présence d'Itsaso Arana, qui parce qu'elle assume le rôle à demi effacé de la metteuse en scène, libère les autres d'un quelconque programme à endosser. ■



LES FILLES VONT BIEN (LAS CHICAS ESTÁN BIEN)

Espagne, 2023

Réalisation, scénario Itsaso Arana

Image Sara Gallego

Montage Marta Velasco

Son Carla Silván, Pablo Rivas Leyva

Interprétation Bárbara Lennie, Irene Escolar,

Itziar Manero, Helena Ezquerro, Itsaso Arana

Production Los Ilusos Films

Distribution Arizona Distribution

Durée 1h26

Sortie 29 novembre



LES FILLES VONT BIEN d'Itsaso Arana

Un beau plaidoyer pour faire
du cinéma autrement.

On pourrait distinguer deux grands courants de cinéastes. Celles et ceux qui veulent retranscrire fidèlement l'énergie et les pulsations de ce grand chaos qu'est un plateau de cinéma, en enregistrer la réaction chimique à l'œuvre et la faire déborder à chaque image ; et celles et ceux qui vont refaçonner cet effrayant désordre grâce aux fards du cinéma, et en révéler l'harmonie. Le premier film d'Itsaso Arana, visage familier du cinéma de Jonás Trueba (*La Reconquista*, *Eva en août* et *Venez voir*), se range définitivement dans la seconde catégorie. De son ami et fidèle collaborateur madrilène, la réalisatrice redéploie la fantaisie hédoniste au récit épuré, à laquelle elle adjoint ici une exploration du féminin et un laboratoire créatif.

Quatre actrices et une autrice (interprétée par la cinéaste elle-même) font une résidence dans un vieux moulin en été, avec l'intention de travailler sur une pièce de théâtre. Astucieusement, le film floute les frontières entre documentaire et fiction, personnes et personnages, et les répétitions deviennent petit à petit le miroir de son propre processus créatif. Il s'agit alors de réinventer deux vieux mythes. Sur scène, repenser l'imaginaire des contes de princesses qui ont tant conditionné le corps féminin ; derrière la caméra, abandonner définitivement cette idée du plateau comme laboratoire qui légitimerait une certaine violence physique ou psychologique pour faire émerger la création.

Itsaso Arana peint la féminité et le déroulement d'un tournage comme une expérience collective qui réconcilie, panse les blessures en même temps qu'elle documente l'existence (ce foudroyant monologue lancé face caméra par l'actrice Bárbara Lennie qui déclare à son futur enfant : "*Les films sont des lettres pour l'avenir*"). *Les filles vont bien*, c'est une lettre en même temps que le pari de faire des films autrement. ♥ Ludovic Béot

Les filles vont bien d'Itsaso Arana,
avec Bárbara Lennie, Irene Escolar,
Helena Ezquerro (Es., 2023, 1 h 26).
En salle le 29 novembre.

Les Filles vont bien

Par [Ariane Allard](#)

Un premier long-métrage solaire, gracieux, malin et subtilement mélancolique pour commencer. Écrit et réalisé par la comédienne espagnole Itsaso Arana, *Les filles vont bien* déploie son intrigue autour d'un groupe d'actrices qui, le temps de quelques jours en été, se réunissent dans une maison à la campagne pour répéter une pièce de théâtre. À l'abri de la chaleur et isolées de tout.

On pourrait presque croire à du Rohmer au départ, façon *Conte d'été* à la sauce ibérique, sauf que non : c'est à la fois plus fragile dans l'écriture et plus joueur dans le dispositif. Au cœur de ce récit se niche en effet une mise en abyme : ladite pièce a été écrite par Itsaso Arana, et chaque protagoniste du film porte les nom et prénom de l'actrice qui l'interprète.



Vertige de l'humour : une aura ludique enveloppe d'emblée nos héroïnes tandis qu'elles s'amuse à essayer leurs costumes, froufroutant en diable, et répètent leur texte, passant d'une pièce à l'autre. Vertige du flou : elles-mêmes ne savent plus très bien faire la différence, peu à peu, entre ce qu'elles jouent, ce qu'elles ressentent et ce qu'elles ont vécu (fragments de confession face caméra à l'appui).

Pas de panique, il ne s'agit pas, pour autant, d'une réflexion abyssale, encore moins pontifiante, sur le métier de comédienne. Ce qui rend attachant *Les filles vont bien*, c'est son absence de prétention. Quand bien même ses nombreux dialogues (les filles sont tchatteuses !) abordent de grands sujets, tels l'amitié, l'amour, la mort, la maternité ou la solitude, le ton reste léger et charmant, même quand la mélancolie s'invite subrepticement. Dédié à la circulation de la parole et à l'échange, le premier film d'Itsaso Arana est donc avant tout un film de troupe, qui croit aux vertus du théâtre... et de l'été.

Les filles vont bien

Xavier Leherpeur

Pour son premier film en tant que réalisatrice, Itsaso Arana, comédienne vue chez Jonás Trueba, signe une comédie estivale où elle met en scène un groupe de jeunes actrices retirées à la campagne pour répéter une pièce sur l'éveil des sens. De répétitions dans un lit à baldaquin en digressions fausement légères sur leur vie, elles dévoilent peu à peu leur intimité et leurs ambitions. L'arrivée d'un beau jeune homme, prince malgré lui de cette histoire, va cristalliser les non-dits et les doutes de chacune. Acidulée et profonde, cette réflexion sur la confusion entre le « jeu » et le « je » est une révélation.



Réunion estivale d'actrices en répétitions

La comédienne et scénariste Itsaso Arana signe une œuvre sensible mêlant vie et fiction

LES FILLES VONT BIEN

■●○○

On avait quitté Itsaso Arana éblouis, dans *Eva en août* (2020), film espagnol de son compagnon, Jonas Trueba, dans lequel elle tenait le rôle d'une jeune femme déambulant seule à Madrid, l'errance étant porteuse de rencontres et de dialogues dont l'actrice à haut débit a le secret – elle avait cosigné le scénario de cette œuvre rohmérienne, sorte de *Rayon vert* (1986) à l'envers. Itsaso Arana, par ailleurs metteuse en scène de théâtre, nous avait tout autant conquis dans *La Reconquista* (2016), du même Trueba, l'histoire de deux « ex » qui passent la nuit à redérouler leur histoire – film sublime qui n'a pas connu de sortie en France.

Instants de grâce

La jeune femme, née en 1985, est passée derrière la caméra, tout en jouant dans son premier long-métrage, *Les filles vont bien*. Un groupe de comédiennes se retrouve l'été, dans une maison de campagne, pour répéter une pièce à costumes. Entre le travail sur les textes et le reste du temps (à la rivière, lors d'une fête de village), une toile infime se tisse, que l'on pourrait appeler « la vie ». N'attendez pas des scènes cocasses avec des stars comme dans *Le Bal des actrices* (2009), de Maiwenn, ni de déchirements

comme dans *Les Amandiers* (2022), de Valeria Bruni Tedeschi.

Les filles vont bien cherche plutôt les instants de grâce et réussit parfois à les trouver : il n'y aura pas de drame, c'est moins vendeur, cela peut dérouter, ce qui en dit long de notre attente de noirceurs et de coups durs, faute desquels un film ne mériterait pas le déplacement. La dramaturgie n'est pas le cœur de cette œuvre mi-fictionnelle, mi-documentaire : l'une des protagonistes est enceinte, une autre noue une relation avec un garçon du village ; une petite fille passe du temps avec la troupe, qui l'invite à jouer. Itsaso Arana, qui incarne une metteuse en scène, raconte comment l'attente de la mort de son père, avec les femmes de sa famille, a marqué un tournant dans son existence.

La cinéaste cherche à raconter comment la vie agit sur les processus créatifs, et c'est en écoutant ses actrices que le dispositif de la pièce se met en place. Dans *Les filles vont bien*, Itsaso Arana reste finalement assez proche des héroïnes qu'elle incarne dans *Eva en août* et *La Reconquista* – mis à part les cheveux, qu'elle porte désormais courts –, comme si chacune de ces œuvres était une forme d'autoportrait. ■

CLARISSE FABRE

Film espagnol d'Itsaso Arana.
 Avec Barbara Lennie, Irene Escolar, Itziar Manero, Helena Ezquerro, Itsaso Arana (1 h 26).

Un coup de soleil, un coup de je t'aime

Aurélia de Spirt

Cinéma Une ambiance estivale règne sur *Les filles vont bien*, d'Itsaso Arana. La réalisatrice nous donne à voir un huis clos sororal et pastoral, au grain mélancolique, inspiré de sa vie.

Les filles vont bien, d'Itsaso Arana, Espagne 1 h 25

Une lumière chaude sature l'écran. Les rayons filtrent à travers les branches. Lors d'un été brûlant, cinq comédiennes se retirent dans une maison de campagne pour répéter une pièce de théâtre. Un lit à baldaquin parqué dans une grange sert d'unique décor aux répétitions. La caméra fixe, filmant en pied, évoque un tableau de famille. Cette image est née des souvenirs de la réalisatrice veillant son père jour et nuit aux côtés des femmes de sa lignée, attendant une mort certaine. Itsaso Arana expose avec légèreté cette formidable sororité, tout en se permettant des introspections sur le jeu, l'amour et la mort.

La nature dissimule les jeunes femmes. Cette intimité révèle à la caméra une grande complicité. Ces amies, remplies de douceur et de bienveillance, s'admirent, se conseillent et s'encouragent. Les baignades et les balades succèdent aux répétitions en costumes, donnant au film une dimension bucolique, accentuée par des insertions de vieux papier peint au thème pastoral.



un retour à la réalité

Parfois en robes d'époque, parfois uniquement couvertes des paniers des dites robes et chaussures de baskets, ces filles habitent une sphère intemporelle qui s'associe à la fantasmagorie du conte, revisité bien sûr, comme la Princesse au petit pois ou la Princesse et la grenouille. « La Princesse au petit pois n'est pas l'histoire de la recherche d'un prince mais l'histoire d'une princesse qui cherche un petit pois », nous dit-on dans le film.

Ainsi, les frontières entre réalité et fiction s'effacent, laissant planer le doute de l'imaginaire. Les personnages induisent plusieurs niveaux de lecture : Barbara, Irene, Itziar, Itsaso et Helena sont à la fois des figures inventées, des comédiennes qui jouent un rôle et des actrices qui jouent des comédiennes. Car la caméra devient de plus en plus transparente, faisant tomber le mur qui nous sépare de la fiction. Chacune porte d'ailleurs son vrai nom et une histoire qu'on croyait fabuleuse nous ramène en fait à la réalité. Cette hybridité s'explique par le lien particulier qu'entretient la réalisatrice avec le théâtre. Itsaso Arana (1) a créé en 2004 la compagnie La Tristura, qu'elle dirige et dans laquelle elle joue ses propres productions. *Les filles vont bien* regorge d'inventivité. Un jeu d'équilibriste où se mêlent délicatesse et poésie.

Itsaso Arana : « La démarche consistait à faire la paix avec toutes les femmes de ma vie »

Première réalisation de Itsaso Arana, Les filles vont bien est un conte d'été décliné en sept jours, brûlant de sororité. Le film aborde avec légèreté les thèmes de l'amour, de la mort et du jeu.

[Aurélia de Spirt](#)



L'Espagnole Itsaso Arana fait ses débuts sur les planches et fonde la troupe La Tristura en 2004. Elle entame ensuite une carrière au cinéma, couronnée par Eva en août (2019), César du meilleur film étranger, dont elle est l'héroïne et la co-auteurice avec Jonás Trueba. De passage à Paris, elle se livre sur les femmes de sa vie et son rapport au temps.

Vous avez commencé par le théâtre avant de devenir actrice puis réalisatrice. Qu'est-ce qui différencie la mise en scène filmique et théâtrale ?

Le théâtre relève de l'art de l'espace alors que le cinéma a une relation très forte avec le temps. Quand j'ai compris ce qu'implique réellement le théâtre, j'ai arrêté pour me diriger vers le cinéma, qui reste encore pour moi un mystère. Il y a aussi une vraie différence quant au jeu d'acteur. Le théâtre évolue dans un espace-temps confiné dans lequel on donne le meilleur de nous-même. Le cinéma permet, entre les scènes, de prendre le temps de conceptualiser sa propre démarche.

Pourtant le film « les filles vont bien » se rapproche de l'unité de temps et de lieu du théâtre classique.

Le déroulement des sept jours me donne une structure narrative qui rassure le spectateur. Ce qui construit le moteur dramatique de ce récit, c'est ce temps suspendu : en se retirant de la vie, ces filles révèlent des conflits passés.

Ces éléments passés sont aussi des souvenirs de votre propre vie, à commencer par la mort de votre père. Pourquoi avoir transposé ce moment douloureux sur un ton léger ?

Quand on essaie de survivre à la tragédie de la mort, on ne peut le faire qu'avec joie et légèreté. Mon père est parti après une longue maladie. Il m'a appris que ma vie était un petit miracle et qu'il fallait m'agripper à cette force en osant écrire pour la première fois et passer à la création de ce film. La mort vous fait ressentir une pulsion de vie, vous fait dire « si ce n'est pas maintenant alors c'est quand ? ».

Certains plans ressemblent à des photos de famille, une sororité en émane. Comment avez-vous trouvé les actrices et comment vous êtes-vous préparées ensemble ?

Avant tout, ces personnes sont mes amies. J'aime leur façon de voir le monde et de le raconter. C'est pour moi encore plus central que le fait qu'elles soient des actrices talentueuses. Même si ce projet est une démarche individuelle et solitaire, je ne l'ai jamais vu autrement que comme un film choral. Je me sens portée par ce groupe.

Au-delà, la démarche même du film consistait pour moi à faire la paix avec toutes les femmes de ma vie. Les actrices incarnent des éléments qui relèvent de mon rapport à mes sœurs et à ma mère. C'est ce qui donne ce sentiment de familiarité.

Quel rapport entretenez-vous avec votre mère et vos sœurs ?

C'est assez double. J'ai une place à part dans la mesure où je suis la seule qui se consacre à un métier artistique et la seule qui soit partie. Il y a beaucoup de solitude dans ce cheminement qui est le mien. Mais mon départ a fait grandir en moi un désir d'appartenance. Ce film participe à cette volonté d'être comprise et accueillie.

Le film mélange des éléments de la vraie vie des actrices et des éléments fictifs. On croirait presque parfois à des instants volés. Comment avez-vous tourné ces scènes où les actrices se dévoilent ?

J'ai partagé avec elles les thèmes que je voulais intégrer au scénario. Si le film prend l'allure d'une invitation, c'est avant tout une invitation faite aux actrices. J'ai mené des entretiens dans lesquels elles se sont livrées sur les thèmes en question. C'est comme si j'avais projeté sur chacune d'elles l'incarnation d'une connaissance particulière. Donc le scénario comporte des dimensions d'elles-mêmes sans pour autant que ces passages soient improvisés.

Quelle est la part de fiction dans le film ?

Tout est fiction à partir du moment où l'on crée une situation artificielle de tournage, qui est en décalage avec le réel que l'on veut donner à voir. J'ai toujours le désir utopique, en tant qu'actrice, que quand on dit « moteur », ma respiration ne se modifie pas, la ligne de vie ne se coupe pas. J'aimerais que l'expérience relatée soit la plus proche possible du réel et qu'elle échappe à l'artifice du tournage.

Pourtant, c'est rare au cinéma d'avoir cette transparence.

Je ne cherchais pas à faire du cinéma en vogue. Je ne pouvais juste pas le concevoir autrement. Pendant toute ma vingtaine, j'ai fait du théâtre postdramatique où il n'y a pas de personnages ni de quatrième mur, donc c'était important pour moi d'avoir cette dimension méta cinématographique dès le départ. J'ai demandé à Barbara Lennie qui était cette caméra à qui elle s'adressait.

Elle m'a répondu : « c'est comme une vieille amie à qui on se livre et qui nous comprend même quand on ne dit rien ». Ça m'a touché qu'elle parle de la caméra au féminin alors que j'ai toujours vu la caméra comme un regard masculin, sans doute parce que les opérateurs étaient des hommes. J'ai trouvé très naturel d'incorporer cette vision au film.

Le côté léger du film est aussi apporté par la douceur de la nature. Pourquoi avoir intégré ces éléments bucoliques ?

Ce qui m'intéressait c'était l'aspect conte d'été. Une magie opère dans ce recul pris par rapport à la rapidité de la vie. C'est cette position de retrait qui fait qu'on est dans une concentration de vie qui s'accélère par la démarche créative.

Mais plus que la nature, c'est la rencontre de cette maison et de Mercedes qui en est la propriétaire, et que j'ai introduite au scénario. Je me suis rendu compte que depuis des années, sans le savoir, elle était ma chef décoratrice. Il y a aussi une phrase à l'entrée de cette maison qui dit : « soigne l'effroi ». C'est exactement ce que je voulais faire avec ce film.

Qu'est-ce qui rattache votre récit aux éléments du conte ?

Les contes ont une dimension structurante. Ils ont formé notre imaginaire avec leurs histoires de princesses, de princes, de crapauds. La princesse au petit pois était un récit fondateur dans la construction du film. Ce sont des contes qui nous effraient dans l'enfance mais nous font réfléchir à d'autres possibles. J'ai trouvé amusant d'en faire un objet de jeu entre amies : de s'approprier ces contes-là et de les faire voler en éclats.

Les filles vont bien

Quatre jeunes comédiennes espagnoles débarquent dans une belle maison de campagne, sous la conduite d'une cinquième, pour répéter une pièce. Robes froufrouantes et dialogues à bâtons rompus.

L'actrice Itsaso Arana, qui s'est notamment distinguée chez Jonás Trueba (« Eva en août », 2019), donne une pochade vive et enjouée qui tourne soudain au grave quand ses comédiennes, puisant dans leur propre vie, parlent d'amours déçues, de la mort de proches ou de relations filiales. L'argument a été inspiré à Itsaso Arana par le huis clos vécu avec les femmes de sa famille autour de son père mourant. Faussement primesautier et singulièrement émouvant. — **D. F.**

29 NOVEMBRE | ★★ ★

LES FILLES VONT BIEN



Irene Escolar et Bárbara Lennie

© DRK

Actrice espagnole notamment vue dans le rôle-titre d'*Eva en août* (de Jonás Trueba), dont elle était aussi coscénariste, Itsaso Arana réalise ici son premier film, qui prend les apparences d'une douce respiration estivale. Cinq

jeunes femmes se retrouvent ainsi un été à la campagne pour répéter une pièce de théâtre, et un brouillage des frontières entre le jeu en robes d'époque et la vie réelle va se faire jour au fur et à mesure que ces comédiennes discutent d'amour, d'amitié, de rêves ou de doutes artistiques. Derrière l'apparente jovialité pointe alors une gravité inattendue que la cinéaste intègre habilement à son atmosphère de conte féministe et atemporel. Remarquablement interprété, ce coup d'essai manque parfois un peu de tension dramatique mais témoigne d'une tonalité déjà très personnelle et attachante. ◆ DL

Cinéma: le "concentré de vie" du premier film de l'Espagnole Itsaso Arana

Paris, 28 nov 2023 (AFP) - - Remarquée dans "Eva en août" en 2021, l'actrice espagnole Itsaso Arana passe pour la première fois à la réalisation avec "Les filles vont bien", conte aux accents autobiographiques qui arrive dans les salles françaises mercredi.

Sorti l'an dernier en Espagne, ce long-métrage affiche des tonalités légères rappelant l'oeuvre d'Eric Rohmer, même si la cinéaste dit être davantage inspirée par Céline Sciamma ("Portrait d'une jeune fille en feu").

"Les filles vont bien" suit quatre actrices réunies dans une ferme en Navarre (nord de l'Espagne) pour répéter une pièce mise en scène par Itsaso Arana, qui dirige d'ailleurs sa propre compagnie de théâtre dans la vraie vie.



La volonté de coller au réel se retrouve jusque dans les prénoms utilisés pour ces quatre personnages, qui sont les mêmes que ceux de leurs interprètes, mélange de visages connus du cinéma espagnol comme Barbara Lennie ("El Reino") et d'espoirs à l'image d'Itziar Manero. Des souvenirs et expériences des actrices ont également servi pour le scénario.

"Cette situation, dans laquelle un groupe de personnes est confronté à un matériau artistique, et ce matériau les transforme, est quelque chose que j'ai constamment vécu et que je trouve fascinant", a expliqué à l'AFP Itsaso Arana, lors d'un entretien à Paris.

"C'est presque comme un concentré de vie: quand on crée collectivement, ce sont des situations dans lesquelles on apprend à connaître l'autre très profondément", a-t-elle ajouté, à propos de son long-métrage, tourné en quinze jours avec un budget limité.

Formé à l'Ecole supérieure d'art dramatique de Madrid, Itsaso Arana, 38 ans, a notamment tourné sous la direction de Jonas Trueba, étoile montante du cinéma espagnol aux films empreints de mélancolie comme "Eva en août", qui suivait une jeune femme en quête d'elle-même et a été nommé pour le César du meilleur film étranger en 2021.



COMÉDIE SENTIMENTALE

BELLES DES CHAMPS

★★★ *Les filles vont bien*, d'Itsaso Arana, avec Bárbara Lennie, Irene Escolar... (en salles le 29 novembre).

Ce premier film de la réalisatrice espagnole Itsaso Arana donne envie de découvrir les prochains. *Les filles vont bien* se révèle une belle bulle de douceur, d'esprit et de légèreté. À l'image de ces cinq filles qui se retrouvent en plein été dans une maison à la campagne pour répéter une pièce de théâtre. Le texte joué les renvoie à leur histoire personnelle, et vice versa. Comment jouer le coup de foudre si on ne l'a jamais vécu ? Sur fond de Bach, à table ou allongées sur un lit à baldaquin dans leurs costumes du XVII^e siècle, elles échangent sur l'amour, la mort, l'art ou la peur de la solitude avec une bienveillance, salubre de nos jours. *Valérie Beck*

NOUVELLES STARS



Avec *Les filles vont bien*, son premier long métrage comme réalisatrice, l'actrice et scénariste espagnole signe un film-essai éblouissant sur la transmission, le jeu, la nécessité d'assumer ses fragilités et la sororité.

L'attaché de presse du film nous prévient : la cinéaste n'est pas hyper à l'aise en entretien. Pourtant, quand on discute avec elle via Zoom (en naviguant entre l'anglais, le français et l'espagnol), tout est très fluide. Les rayons du soleil de Madrid (où elle vit) éclairent son visage, elle nous parle avec passion de ce récit beau et surprenant — dans lequel elle joue — sur des comédiennes de théâtre se retrouvant, un été, dans une maison de campagne sans wi-fi, pour répéter une pièce. Les mouvements de caméra doux et sensuels, les paroles spontanées se laissent parfois percer par une déchirante mélancolie, qui s'évapore dans le plaisir du jeu, qu'Itsaso Arana porte en elle depuis petite. Née à Tafalla, en Navarre, en 1985, cette grande timide part étudier à l'Académie royale supé-

rieure d'art dramatique de Madrid à l'âge de 19 ans. Elle monte ensuite sa troupe de théâtre, La Tristura — avec ses amis, elle écrit et met en scène des pièces. Elle commence le cinéma dans sa trentaine, est révélée en 2020 dans *Eva en août* (dont elle a coécrit le scénario, inspiré de sa vie) de Jonás Trueba. Puis elle tourne ce premier long en «quinze jours». Une expérience aussi flippante qu'exaltante : «J'ai senti que c'était le moment. La forme finale que ça allait prendre ne m'importait pas. Personne ne l'attendait, et on l'a fait !» Comme Jacques Rivette, la cinéaste a pensé librement son film, impliqué totalement ses actrices. On sent paradoxalement l'épanouissement d'Itsaso Arana dans ce film en constante construction. Elle ne sait pas si elle en réalisera d'autres. On l'espère et on se dit, comme elle nous l'apprend si bien, qu'il faut laisser le temps faire son œuvre.

Les filles vont bien d'Itsaso Arana, Arizona (1h26), sortie le 29 novembre



JOSÉPHINE LEROY

Photographie : Julien Liénard pour TROISCOULEURS

Les Filles vont bien

par Chloé Cavillier

Un Autre Monde

À la fin de *Venez voir* de Jonás Trueba, dans une séquence comptant parmi les plus belles du film, Itsaso Arana semblait, accroupie au milieu de grandes herbes, vivre une véritable épiphanie. C'est également en pleine nature que l'actrice choisit d'inscrire l'intrigue de sa première réalisation, qui voit un groupe de femmes se rendre à la campagne pour répéter une pièce de théâtre. L'atmosphère feutrée de la maison, à l'intérieur de laquelle pénètrent de timides rayons de soleil et retentit le son lointain des cloches du village, apparaît d'emblée comme une enclave hors du temps. L'absence de réseau achève de les retrancher du reste du monde, et lorsqu'elles sortent à l'occasion d'une fête de village, c'est finalement pour rester entre elles. Le film s'ouvre sur l'attente de la clé leur permettant d'entrer dans ce royaume, qui s'ouvre et se referme à la manière d'une cachette secrète. Des lettres enveloppées dans le générique aux petits pois enterrés à la toute fin, *Les Filles vont bien* s'apparente à un écrin intimiste recelant de précieuses confidences. La jeune Helena, qui avoue son admiration pour ses nouvelles camarades de jeu, initie une farandole de révélations qui atteint son apogée à travers des messages adressés à une mère défunte, un homme désiré ou encore un enfant à naître.

Femmes, femmes

La temporalité suspendue du film tient également à l'influence du XVIIIe siècle, qu'Itsaso Arana reconstitue à travers un simple élément de décor (un lit à baldaquin), un éclairage à la bougie, quelques notes de clavecins ou encore des plans sur des toiles de Jouy permettant de découper le récit en différents chapitres. Ce glissement vers le film d'époque apparaît avant tout comme un prétexte pour réinventer le monde, l'Histoire mais aussi le conte de fées dans une perspective féministe. À l'exception du gracile Gonzalo, *Les Filles vont bien* est un film réalisé par et avec des femmes, jusqu'à la caméra, qui représente pour Bárbara une « *vieille amie* ». Il embrasse toutes les générations, de la petite fille Julia à la sage Dolores, dont l'expérience lui permet de deviner d'un coup d'œil le genre d'un futur nouveau-né. Un sentiment de sororité se dégage des plans d'ensemble sur la troupe, porté par la caméra circulant avec fluidité entre les différents personnages, ces plans rapprochés empreints de tendresse sur une robe que l'on boutonne ou encore les surcadrages permettant de relier aussi bien les pièces de la maison que ses pensionnaires. Dans une belle scène nocturne, Irene écoute au loin la réponse très attendue à un message amoureux sur son téléphone, tandis qu'au premier plan, la lune se fait tour à tour mauvais présage ou signe favorable du destin aux yeux de ses camarades préoccupées par le sort de leur amie. Le propos féministe agit en revanche moins lorsqu'il est souligné de manière trop évidente par les dialogues (« *Les princesses, il faut les déconstruire* ») ou certains procédés de mise en scène (une série de fondus enchaînés entremêlant les corps féminins), en rupture avec la simplicité et la discrétion qui imprègnent le reste du film.

Un groupe de jeunes femmes se réunit durant un été dans une grande maison à la campagne afin de répéter ensemble une pièce de théâtre. Entre jeu en costumes et discussions intimes, chacune se révèle autant qu'elle se livre dans une sororité épanouissante et bienveillante.



Film de la compétition long métrage de fiction de la 28e édition de Cinespaña, Festival de cinéma espagnol et portugais à Toulouse du 6 au 15 octobre 2023 : *Les Filles vont bien* d'Itsaso Arana

En une parenthèse enchantée, des actrices-comédiennes se livrent tout autant qu'elles forment entre elles une cohésion sororale particulièrement lumineuse. Pour son premier long métrage en tant que réalisatrice, Itsaso Arana dont l'interprétation fut une véritable révélation dans *Eva en août (La virgen de agosto, 2019)* de Jonás Trueba, écrit un scénario original d'une grande liberté. Elle livre ici un hommage à la force de la communauté artistique capable de créer des foyers de rêve pour s'inventer de récits de fiction partagés. La légèreté de l'intrigue est le maître mot défendu pour affranchir la mise en scène des contraintes des tensions dramatiques. Il en résulte une perception chorale d'un être là au présent défendu avec un élan de grâce particulièrement touchant où la narration elle-même se savoure dans un élan de sensualité de l'éveil des sens à l'image d'une plume de stylo à encre qui lance en ouverture du film le désir de partager une narration.

Le titre du film est dès lors une promesse d'offrir une narration inédite où le plaisir de partager une sororité dans un espace paisible et bucolique se suffit en lui-même. Le plaisir du jeu théâtral se conjugue ici avec une célébration de l'hédonisme comme une nouvelle respiration après une période de confinement et d'isolement individuel. Avec humilité, la cinéaste prolonge le cinéma de rencontres simples sans drame propre à Éric Rohmer mais encore aux mises en perspective métacinématographiques de Matias Piñeiro dans *Todos mienten (2009)*. Un film d'une lumineuse mise en scène, tout en grâce et humilité.

Les Filles vont bien : les belles

Jérémy Chommanivong

La saison des amours, nous avons la sensation qu'Itsaso Arana y a toujours vécu, jusqu'à devenir une particule incandescente qui n'a cessé de s'illuminer au fil de ses apparitions. C'est également dans la même ambiance qu'on la retrouve au sein d'un groupe de cinq femmes, chantant leur amitié et dansant dans une ronde solidaire. Un conte intime et solaire qui passe au scanner chacune de ces princesses modernes, perdues dans les bois, et de constater si *Les Filles vont bien*.

Synopsis : *C'est l'été. Un groupe de jeunes femmes se réunit dans une maison à la campagne pour répéter une pièce de théâtre. À l'abri de la chaleur écrasante, elles partagent leurs savoirs sur l'amitié, le jeu, l'amour, l'abandon et la mort, avec le secret espoir de devenir meilleures.*

Resplendissante dans *Eva En Août*, **Itsaso Arana** est une comédienne accomplie, que ce soit devant la caméra ou sur les planches du théâtre. En 2004, elle a créé la compagnie La Tristura, où elle développe encore ses compétences dramaturgiques. Puis sa rencontre avec le cinéaste et producteur Jonás Trueba (*La Reconquista, Venez voir*) lui a permis d'ajouter les mêmes cordes que les siennes à son arc. Il est donc impensable de passer outre le premier long-métrage de cette nouvelle autrice en devenir. En témoigne son **envie de convoquer la capacité du cinéma à capturer la vie, avec la ritualité et la puissance évocatrice du théâtre.**



L'amour brille sous le soleil

Cinq femmes se retirent dans une campagne, où il n'y a que de des rayons de soleil pour les accueillir. Elles viennent les compléter avec une chaleur humaine indispensable à ce conte d'été. Ce petit comité et la complicité qui lie les personnages entre eux sont une nécessité qui trouve peu à peu son sens dans le prétexte d'une répétition d'une pièce. Au micro de la revue espagnole **Revista Mutaciones**, **la réalisatrice a déclaré qu'il s'agit d'un cinéma que l'on peut faire entre amis**. Il a fallu quinze jours de tournage pour justifier cette aura singulière qui dilue le film d'époque et le film contemporain dans une seule et même mixture enchantée. On y trouve plusieurs éléments d'un conte classique : des princesses, des robes, un crapaud, un prince charmant et un village plein de vie. Il ne reste plus qu'à investir ce lieu, servant à la fois de décor et propice à la méditation.

Au cours de cette excursion, c'est une ode à la sororité et aux désirs féminins qui se joue. On y évoque ainsi le courage de Bárbara Lennie, Irene Escolar, Itziar Manero et Helena Ezquerro, qui gardent leurs prénoms. Chacune, durant sept jours d'errance et de cohabitation forcée, est poussée à verbaliser ce qu'elle ressent. Ainsi **Itsaso Arana, à l'initiative de cette démarche,**

Avant de nous conquérir par son talent d'actrice et de scénariste aux côtés de **Jonás Trueba** dans *Eva en août*, **Itsaso Arana** avait déjà derrière elle une longue carrière théâtrale avec sa compagnie *La Tristura*. C'était une simple question de temps que cette passionnée de **Rohmer** se lance elle-même dans la réalisation. Avec son premier film, *Les filles vont bien*, elle explore avec délicatesse et fraîcheur l'univers d'un groupe d'actrices liées par l'amitié et l'interprétation.

Cinq actrices et une maison

L'histoire prend place au milieu de l'été au sein d'une grande maison de campagne située non loin d'un petit village. C'est là que se retrouve un groupe de jeunes femmes pour commencer les répétitions d'une nouvelle pièce de théâtre, mais aussi se mettre au vert et fuir la chaleur écrasante qui accable les villes. Dans ce lieu calme et champêtre, la pétillante troupe donne alors libre court à son imagination et met à jour ses désirs les plus enfouis.

Dans une ambiance de camaraderie, entre rires et confessions intimes, **Itsaso Arana** invite ses personnages féminins à parler de sujets impérissables comme l'amour, l'interprétation, le processus créatif, la mort, la maternité... Des moments uniques que la caméra de la réalisatrice a su capturer avec grâce et spontanéité.

« Je suis née dans une famille de femmes et ai toujours été attirée par les histoires dans lesquelles un groupe de femmes vivent ensemble, s'envient et s'admirent mutuellement, prennent soin les unes des autres. De Héroïdes à La Maison de Bernarda Alba, des « Belles au bois dormant » aux histoires victoriennes, les femmes désirent, rêvent et imaginent, s'impatientent, écrivent ou s'affrontent dans une sorte de sororité à la fois solidaire et forcée », confie la cinéaste.



Théâtre et cinéma

Les filles vont bien est, d'une certaine façon, un hommage cinématographique au théâtre, une manière de revendiquer à travers le film le parcours artistique singulier de sa réalisatrice, qui commence sa carrière au théâtre et la poursuit au cinéma. *« Les filles vont bien est également le résultat des deux passions qui ont façonné ma vie, le théâtre et le cinéma, avec l'envie de convoquer la capacité du cinéma à capturer la vie, avec la ritualité et la puissance évocatrice du théâtre »,* ajoute-elle.

Entre documentaire et fiction, chacun des protagonistes incarnés par **Irene Escolar**, **Bárbara Lennie**, **Itziar Manero**, **Helena Ezquerro** endosse le rôle d'une actrice qui porte son nom, partageant alors des récits qui coïncident avec leurs propres expériences de vie. Quant à **Itsaso**, elle interprète bien entendu la metteuse en scène de la pièce de théâtre qui se prépare dans le film.

Dans ce jeu de miroirs, la jeune réalisatrice recourt à des costumes d'époque, ce qui apporte au film une dimension à la fois intemporelle et romantique. Dans un même esprit, **Itsaso** fait aussi référence à plusieurs reprises à des contes pour enfants. Ainsi, ***Dans les filles vont bien***, ne soyez pas étonnés de croiser un crapaud, un prince charmant ainsi que de retrouver une relecture moderne et inspirée de ***La princesse au petit pois*** de **Graham Grimm**.



Itsaso Arana revendique au générique un « film essai ». Et c'est justement à ce commencement que s'arrime la grâce du film. *Les filles vont bien* regardent avec délicatesse et douceur cinq femmes réunies en plein été dans une maison de campagne pour répéter une pièce de théâtre. Chacune doit endosser son rôle sous la direction de « l'autrice » : elles sont sœurs, il y a l'aînée, la princesse, la sainte et la folle. Mais la beauté du film tient d'abord dans la manière dont ces « rôles » traversent les personnages et mettent à l'épreuve leurs points de vue sur l'amour, l'amitié, l'abandon et la mort. Les femmes alors désirent, rêvent et se questionnent dans une sorte de sororité – « *la sororité suppose une réflexivité forte, un effort sur soi* » (1) et construisent au fil de leurs conversations, même pleines de doutes, de peurs et de ferveurs, ce "nous" qui leur permettent d'oser dire les choses et de s'affirmer. Les plans séquences, s'ils permettent de passer du temps avec les personnages, sont aussi une façon d'aller vers la mobilité : ils donnent à voir la pensée en mouvement de ces femmes transformées par les matériaux de la création mais aussi par leur mouvement les unes vers les autres.



Ce « nous » s'écrit aussi sur des douleurs partagées, et en particulier liées au deuil. *Les filles vont bien* porte une image d'un souvenir intime de la cinéaste : celle de toutes les femmes de sa famille autour du lit de son père mourant et de l'attente des jours et des nuits durant de la promesse de sa mort. Aussi cette image devient celle d'un long plan séquence des personnages réunis un après-midi et qui s'interrogent d'abord s'il est possible de jouer ce qu'elles n'ont pas vécu. Leur conversation se déplace alors vers la confiance de leur expérience de la perte, celle d'une mère ou d'un père tandis que la caméra elle s'approche alors de leur visage. Isolées dans le cadre, tour à tour, les femmes donnent à voir les affects qui les traversent. Le plan séquence s'arrête. La nuit est tombée, en plan large les personnages sont à nouveau réunis dans le cadre alors même que les confidences deviennent de plus en plus intimes. Cette mise en scène, d'une extrême pudeur, traduit une disponibilité des personnages à « *ne pas oublier les morts qui (les) regardent avec douceur* » (2).



Et cette disponibilité, c'est ce qui les porte à l'amour et à la vitalité. C'est là que ces femmes deviennent héroïnes de leur propre vie. En écho au conte d'Andersen *La princesse au petit pois* qui traverse le film, loin d'attendre passivement leur prince charmant, les cinq personnages se muent en princesses qui décident et agissent. Elles révèlent une puissance, une force de caractère, une créativité unique qui leur

permet de surmonter les peurs et les doutes. Les répétitions de la pièce de théâtre ne sont pas une fuite dans un ailleurs enchanté, mais s'offrent à elle comme une scène sur laquelle se jouent leurs pulsions, leurs contradictions, leurs affects et les invite à inventer leur propre vie. Leur sensibilité devient le signe de leur noblesse, au fond d'elle-même ce sont de vraies princesses.

La mise en scène, aérienne et évidente, porte cette noblesse. Les comédiennes habitent le cadre sous une lumière toujours très belle et fluctuante, laissant entrer le réel avec douceur. Le choix du *Clavier bien tempéré* de Bach interprété par Keith Jarrett devient alors l'écho de ce tempérament de la cinéaste comme de ses personnages, ouvrant à toutes les tonalités, tout en gardant des couleurs différentes pour chacune.



« Ce que l'on peut le mieux jouer est la lutte pour la vie », et *Les filles vont bien* est une invitation tout en légèreté et profondeur à ne jamais se départir d'un esprit d'enfance, à s'émerveiller et être à cette confiance spontanée que « faire du cinéma » ou voir des films « c'est faire avancer sa propre vie, une façon de se sentir plus vivant dans sa vie »(3).

Un conte d'été intimiste et lumineux

Après sa collaboration au scénario du magnifique *Eva en août* de Jonás Trueba, Itsaso Arana s'est lancée dans l'écriture et la réalisation de son premier long métrage. Celle qui confesse "avoir appris à faire un film en même temps qu'elle le faisait" n'a pas eu peur de se lancer dans un tel projet et ce "saut dans le vide" est une grande réussite. *Les filles vont bien* nous transporte dans l'univers délicat et bienveillant d'Itsaso Arana.

A mi-chemin entre le documentaire et la fiction, ce long métrage nous enchante par sa fraîcheur et sa sincérité. Dans *Les filles vont bien*, la fiction se mêle à la réalité avec ces cinq jeunes femmes, actrices et amies dans la vraie vie. Face caméra et sous forme de fiction, elles partagent avec nous leurs expériences, doutes, instants de vie dans un scénario bien construit et écrit pour chacune d'entre elles. Itsaso Arana nous le disait lors d'une [interview](#) : "Je savais que sans elles je ne pouvais pas le faire car j'avais besoin d'elles pour raconter ça. Si elles n'avaient pas pu le faire, il aurait fallu que j'écrive d'autres choses." Les actrices interprètent ainsi leur propre rôle, mêlant confidences réelles avec bien sûr quelques éléments de fiction. Itsaso Arana aime dire que les films sont des lettres au futur et celui-ci l'est peut-être encore plus. Cela se traduit notamment par la magnifique lettre lue à la fin à l'enfant que porte Bárbara Lennie, dans la fiction et dans la vraie vie.



L'idée de ce film est née suite au décès du père de la réalisatrice lorsque toutes les femmes de sa famille étaient réunies à son chevet. Après cette épreuve, elle a tout de suite su qu'elle devait tirer quelque chose de cette expérience. Elle en témoigne d'ailleurs dans le film au même titre que les autres actrices qui partagent avec nous des moments intimes de leur vie, avec une mention spéciale à la jeune Itziar Manero et son émouvant appel qui ne laissera personne de marbre. Pour réunir ces actrices et les amener à se livrer, Itsaso Arana s'est mise dans la peau d'une écrivaine/metteuse en scène. Dans le film, elle loue une maison de campagne pour y répéter une pièce de théâtre avec les actrices. Le décor est planté et ces dernières, profitant de ces instants ensemble, peuvent alors se dévoiler librement face caméra, sans jugement. Et c'est avec beaucoup de sincérité et de tendresse qu'elles le font. D'un côté, les deux "expérimentées", Bárbara Lennie et Irene Escolar, qui ont derrière elles une grande carrière théâtrale et cinématographique et de l'autre, les deux plus jeunes, Itziar Manero et Helena Ezquerro, les "novices" qui débudent et ont soif d'apprendre et de grandir sur scène. Mais Itsaso Arana n'a pas souhaité les "hiérarchiser". Elle part du postulat que partager leurs expériences les met toutes au même niveau. Et c'est en effet le cas. Leur spontanéité et leur fraîcheur font du bien et chacun-e d'entre nous peut se retrouver à un moment donné dans les expériences partagées, que ce soit pour la perte d'un être cher, dans l'amitié ou tout simplement les choses de la vie. Il ne faut d'ailleurs pas longtemps pour que nous nous laissions happer par ce havre de paix, propice aux confidences, créé avec brio par la réalisatrice/metteuse en scène. Nous vivons à leurs côtés. Lors de cette soirée d'été où les actrices se livrent, nous ne sommes plus dans une salle de cinéma mais assis-es avec elles autour de la table. Les sujets évoqués sont profonds et les réflexions intéressantes. A ce moment-là, tout est possible. La bienveillance est omniprésente, la vulnérabilité est une force et l'écoute est attentive et généreuse. Et cela fait un bien fou.



Une des particularités qui saute aux yeux dans *Les filles vont bien*, c'est le subtil mélange des deux passions d'Itsaso Arana : le théâtre et le cinéma. On retrouve même dans le film une notion d'intemporalité, souvent présente au théâtre, et les costumes de scène utilisés pour les répétitions des actrices contribuent à brouiller les pistes. Itsaso Arana distille également tout au long du film des éléments propres aux contes pour enfants : on ne sera pas étonné d'y voir alors un crapaud ou encore des costumes de princesses.



L'autre particularité de ce film est qu'il est interprété quasi exclusivement par des femmes. Aux cinq amies se mêlent Mercedes, la véritable propriétaire de la maison, et Julia, une petite fille extrêmement attachante. Différentes générations de femmes se croisent donc dans le film et, sur le plateau, l'équipe de tournage était en grande majorité féminine. La présence de Gonzalo Herrero, seul acteur que l'on voit à l'écran, a été voulue par Itsaso Arana comme un pied de nez aux films composés d'un casting presque entièrement masculin et où le rare personnage féminin n'a que très peu d'importance dans le film. A l'inverse des contes classiques où la trame tourne autour de la présence d'un homme, souvent absent et dont les filles/femmes attendent le retour, celle de Gonzalo Herrero ne change en rien la trame de l'histoire. L'acteur se joint agréablement à l'histoire sans influencer sur la trame. Qu'il soit là ou non ne change rien à l'histoire et c'est ce que souhaitait la réalisatrice. Des filles libres de faire ce qu'elles veulent et de se libérer de toute injonction et de tout regard masculin. Bárbara Lennie confessa même dans le film que pour elle, "la caméra est comme une vieille amie". On est alors loin du fameux regard masculin (male gaze) bien trop souvent porté sur les actrices.

Itsaso Arana nous offre une magnifique escapade bucolique que nous aimerions prolonger tellement celle-ci fait du bien. Émotion, rires, larmes et bouffée d'oxygène sont au programme de ce merveilleux conte d'été. Il y aurait encore beaucoup à dire sur ce film mais le mieux reste encore d'aller le voir. S'il a eu le mérite de sortir en été en Espagne, la sortie française en hiver nous réchauffe le cœur et nous offre, le temps d'une heure trente, une parenthèse estivale avec des filles attachantes qui... vont vraiment bien !